

Bien sûr, Victor est soulagé mais pas encore totalement rassuré, et si Joseph ? Justement, brandissant le fameux certificat, ce dernier sort de la salle d'examen, un grand sourire aux lèvres.

Un agent les oriente vers une autre salle pour les dernières démarches administratives. On leur demande de remplir tout un questionnaire. Ce sont des manuels, ils ne sont pas très à l'aise dans ce genre d'exercice, mais ils s'entraident pour venir à bout de ce pensum. Enfin, ils peuvent faire la queue derrière un bureau où, au vu des papiers présentés, un secrétaire leur remet... leurs cartes d'embarquement !

Après avoir récupéré leurs bagages, ils se retrouvent sur le quai. Le Switzerland est amarré là, devant eux. Dieu qu'il est haut et surtout long ! Ils n'en voient pas le bout ! Aux extrémités, se dressent deux mâts démesurés et au centre une énorme cheminée. Alors que le départ n'est prévu qu'en début d'après midi, une foule considérable envahit tout l'espace : des centaines d'émigrants mais aussi des marchands ambulants et beaucoup de curieux. Il faut se mettre de côté pour laisser passer des dockers poussant des wagonnets. Les uns transportent du ravitaillement, d'autres des matelas en paille pour les voyageurs peu fortunés. Les heures passant, la cohue devient indescriptible. Elle est à son comble quand un agent de la compagnie vient détacher la chaîne qui interdisait l'accès à la passerelle.

Les derniers arrivés, les passagers de première classe sont les premiers à monter, puis c'est le tour de ceux de seconde classe. Ils vont occuper les ponts supérieurs et disposer de cabines indépendantes.

Enfin, on appelle les passagers de troisième classe, les plus nombreux, plusieurs centaines à ce qu'en peuvent juger Joseph et Victor. C'est une bousculade sans nom, les familles craignant d'être séparées jouent des coudes ; des enfants, au bord de

l'asphyxie, affolés hurlent. Parvenir en haut de la passerelle relève de l'exploit !

Heureusement sur le pont, un cordon de matelots gère ce troupeau humain. Avec calme, ils les orientent vers l'entrepont, situé sous le pont principal, juste au-dessus des marchandises. On y accède par un escalier étroit aux marches glissantes. En bas, d'autres employés les guident vers les divers quartiers ; certains sont réservés aux familles, d'autres aux femmes célibataires, d'autres enfin, aux hommes voyageant seuls. Joseph et Victor se retrouvent dans une sorte de dortoir : les lits, sur deux niveaux, sont disposés en deux rangées de cinq se faisant face. Ils choisissent deux lits assez proches de la sortie, Victor dormira en bas, Joseph, en haut. Ils casent leurs sacs comme ils peuvent, on leur explique qu'ils ne doivent pas boucher les espaces, ils seront presque toujours confinés dans cette salle et y prendront même leurs repas.

Comme le départ est proche, ils sont autorisés à remonter sur le pont. Ils repèrent derrière eux, l'énorme cheminée aux deux bandes noires enserrant une très grosse étoile rouge, symbole de la compagnie ; en sort un impressionnant panache de fumée grise. Alors, la sirène du transatlantique retentit et toutes les sirènes des autres bateaux du port lui répondent. Le bruit leur vrille les oreilles et les transperce de la tête au pied. Sous les vivats de l'importante foule restée à quai, le navire commence à bouger. Pour saluer ceux qui partent, des mouchoirs, des foulards et des chapeaux s'agitent en tous sens. C'est un moment de grande émotion. Victor s'agrippe au bastingage ; il dit adieu à Anvers, au vieux continent, à ses Ardennes qu'il aimait tant. Il pense à ses parents, ses frères et sœurs, surtout à Émilien et Marie... puis à Émilie, une douleur fulgurante le plie en deux : maintenant, c'est définitif, il ne la reverra plus jamais ! Joseph a